

Si ma Lettre, contre mon intention, vous paroït un peu dure, daignez penser que c'est moins pour votre parent, que pour vous-même, que je vous ai parlé de la sorte; car il y va de votre salut. Ne lui pardonneriez-vous point, pendant qu'il est présumable que Dieu lui-même lui a pardonné? Je ne puis me le persuader.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec respect.

*A Rome, ce 5 Février 1751.*




---



---

 LETTRE XXXIV.

*Au Chevalier DE CABANE.*

Vous persévérez donc toujours, Monsieur, à vouloir vous enterrer à la Trappe, & à me mettre dans le cas de ne pouvoir plus rien vous adresser que votre épitaphe. Puisque c'est votre dernier mot, je ne m'obstinerai point à vous contrarier, d'autant mieux que vous vous êtes long-temps éprouvé, & que vous n'êtes plus dans l'âge où l'on fait des démarches inconsidérées.

Les gens du monde se moqueront de vous. Mais de qui ne se moquent-ils pas? Je ne connois aucune personne, aucun ouvrage,

aucune démarche, & même aucune vertu qui n'ait des censeurs. C'est ce qui doit consoler les Ordres Religieux de la haine qu'on leur porte, ainsi que du mépris avec lequel on en parle.

On en fit trop d'éloges au commencement qu'ils parurent. Il falloit un contre-poids qui les tint dans l'humilité. Les Fondateurs n'eurent que de bonnes intentions en formant les divers Instituts qu'on trouve dans le sein de l'Eglise; & il n'y eut pas jusqu'aux habits qu'ils donnerent à leurs Disciples, & que le monde juge bizarres, qui ne prouvent leur sagesse & leur piété. Ils penserent que c'étoit le moyen d'empêcher les Religieux de se mêler avec les Séculiers, & de les exclure des

assemblées profanes. Il étoit naturel que des hommes qui embrassoient un genre de vie tout-à-fait différent des usages du siècle, eussent des vêtemens particuliers.

Les voilà donc justifiés sur cet article. Eh! combien ne me seroit-il pas facile de faire leur apologie sur le reste, si je n'étois pas moi-même Religieux! Qu'on lise leurs Regles; qu'on examine leurs usages; & l'on ne pourra s'empêcher de reconnoître que tout ce qui leur est recommandé, que tout ce qu'ils observent dans leurs cloîtres, les rappelle à Dieu.

S'ils dégénèrent de leur premier état, c'est que tout homme est foible; & qu'au bout d'un certain temps, la plus grande ferveur se ralentit. Mais un scan-

dale ne fit jamais loi dans les Ordres Religieux : il y a toujours dans toutes les maisons, quelqu'un qui réclame contre les écarts & contre les abus.

Ceux qui se déchaînent continuellement contre les Moines, qui voudroient qu'on prît leurs possessions, & qu'on les bannît de tous les Etats, ignorent certainement qu'ils furent appelés dans les différens Royaumes, par les Rois mêmes qui les doterent, & qui les comblèrent de bienfaits. Ils ignorent que si les fondations des Princes ne sont pas sacrées, il n'y aura plus rien dans le monde qu'on doive épargner : qu'enfin ces Moines, qu'on déchire si cruellement, gagnèrent par leurs sueurs, par leurs veilles, par leurs travaux,

vaux, le pain qui les nourrit.

Leur prétendue rapacité n'est qu'une calomnie. Les Bénédictins acquirent leurs biens en défrichant les campagnes & la vigne du Seigneur, dans des temps où la corruption & l'ignorance faisoient les plus grands ravages. Les premiers disciples de S. Dominique, de S. François d'Assise & de S. François de Paule, ne demanderent rien aux Monarques, lorsqu'ils avoient leur plus intime confiance, & qu'ils pouvoient tout obtenir ; leur indigence actuelle en est la preuve.

Je fais que des Monasteres, par leur inconduite, ont souvent mérité des réformes ; mais ce n'est ni les Regles monastiques, ni les Fondateurs, qu'on doit accuser.

Partie I.

Q

Un homme qui vit dans un cloître, comme il est obligé d'y vivre, ne peut qu'exciter l'estime, & mériter l'attachement des gens de bien. Car qu'est-ce qu'un vrai Religieux, sinon un Citoyen du Ciel qui ne tient point à la terre, qui fait à Dieu même, dans la personne de son Supérieur, un sacrifice de ses sens & de sa volonté, qui desire continuellement l'avènement du Seigneur, qui instruit & qui édifie, pour le bien du prochain; qui fait voir sur un visage continuellement épanoui, la joie d'une bonne conscience & les charmes de la vertu; qui prie, qui travaille, qui étudie pour lui-même & pour ses freres; qui se met aux pieds de tout le monde par son humilité, au dessus de tous les hommes par

la sublimité de ses espérances & de ses desirs; qui ne possède rien qu'une ame en paix; qui ne demande rien que le Ciel; qui ne vit enfin que pour mourir, & qui ne meurt que pour revivre dans l'éternité?

Voilà ce que vous allez être, mon très-cher Monsieur, à l'instruction près, puisque vous n'aurez plus de commerce avec les humains. C'est la seule chose qui me fait peine; car j'aime singulièrement qu'on soit utile à son prochain.

Le temps, qui est une masse de plomb accablante pour la plupart des hommes, ne vous fera nullement à charge. Chaque minute vous semblera un échelon pour arriver au Ciel; & la nuit elle-

même vous paroîtra aussi lumineuse que le jour, par l'entretien que vous y aurez avec Dieu : & *nox sicut dies illuminabitur.*

Vous n'entendrez pas la cloche qui vous appellera à l'Office, comme une cloche seulement, mais comme la voix de Dieu : vous n'obéirez pas à votre Abbé, comme à un homme simplement, mais comme à un personnage qui tient la place de Jesus-Christ même, & qui vous parlera en son nom : vous ne regarderez pas la pénitence comme un assujettissement dont on ne peut se dispenser, mais comme une volupté toute sainte qui fera vos délices.

Vous n'omettez rien des plus petits Réglemens qui assujettissent l'esprit, & qui contrarient la vo-

lonté ; car un Religieux ne se maintient dans la ferveur, & ne dissipe l'ennui, qu'en pratiquant exactement tout ce qui lui est recommandé ; & avec cela, Monsieur, vous conserverez la liberté des enfans de Dieu, en faisant de bon cœur & de plein gré, tout ce que vous paroîtrez faire à titre d'obligation.

Je serai charmé de vous voir comme vous me l'annoncez ; n'ayant pas une plus grande satisfaction que de me trouver avec de véritables serviteurs de Dieu, d'autant plus qu'aujourd'hui ils sont extrêmement rares. On ne peut rien ajouter, &c.

*A Rome, ce 15 Mars 1751.*

---



---

 LETTRE XXXV.

*A M. l'Evêque de Spolète.*

**M**ONSEIGNEUR,

Ce que vous m'écrivez sur les Reliques des Saints, fait honneur à votre discernement & à votre religion. Il y a réellement deux écueils à éviter, quand on est vraiment Catholique; celui de trop croire, & celui de ne pas croire assez. Si l'on ajoutoit foi à toutes les Reliques qu'on montre de toutes parts, il faudroit souvent se persuader qu'un Saint a eu dix têtes, ou dix bras.

Cet abus, qui nous a fait donner le nom de superstitieux, n'a heureusement pris racine que chez

les ignorans. On fait, graces au Ciel, en Italie, & les Pasteurs le répètent assez souvent, qu'il n'y a que la médiation de Jesus-Christ qui soit absolument nécessaire; & que celle des Saints, comme l'enseigne formellement le Concile de Trente, n'est que bonne & utile.

Les Reliques des Bienheureux méritent toute notre vénération, comme des restes précieux qui doivent un jour se ranimer glorieusement; mais nous reconnoissons en les honorant, qu'elles n'ont par elles-mêmes aucune vertu, & que c'est Jesus-Christ, dont elles sont en quelque sorte des fragmens, & l'Esprit saint, dont elles sont les véritables temples, qui leur communiquent une

impression toute céleste, capable d'opérer les plus grands prodiges.

Malgré cela, le culte qu'on doit à Dieu n'est que trop souvent distrahit par celui qu'on rend aux Saints. Delà vient qu'il est sagement ordonné dans Rome, de ne jamais placer des Reliques sur l'Autel où le *Vénérable* (le Saint Sacrement) est exposé, dans la crainte de partager l'attention.

Notre Religion, qui est si spirituelle & si sublime, passe à tort pour accréditer des abus, dont on ne trouvera pas le moindre vestige dans les Cathédrales & dans les anciens Monasteres.

Si l'on daigne écouter les ignorans, qui ne cherchent point à s'instruire, il n'y aura pas une statue qui n'ait parlé, pas un Saint qui

qui n'ait ressuscité des morts, pas un mort qui n'ait apparu; mais les ennemis de la Religion catholique imputent faussement à l'Eglise Romaine, les faits apocryphes que la superstition ne cesse de débiter. Le Peuple est une espece qu'on a beau prêcher; il ne revient point de son obstination, lorsqu'il se persuade quelque chose de contraire à l'enseignement de toute l'Eglise.

J'ai fait convenir dernièrement un Anglois, que les Protestans prenoient à tâche de nous prêter continuellement des absurdités, que nous rejettons, & qu'il y avoit de la mauvaise foi dans leur maniere de nous juger.

L'Italie eut toujours des Ministres éclairés, qui gémissent de la

crédulité des esprits foibles, & de l'incrédulité des esprits forts. Ce n'est point par des croyances populaires, que l'homme sensé juge de la foi d'un pays, mais par les dogmes que l'on enseigne, soit dans les Catéchismes, soit dans les Instructions.

Il seroit bien singulier que Rome, la Souveraine & la Mere de toutes les Eglises; que Rome, centre de vérité & d'unité, enseignât des absurdités. On la venge dignement, Monseigneur, dans l'écrit que vous m'avez fait passer. Je vous exhorte à le rendre public, pour fermer la bouche aux ennemis du S. Siege, & pour apprendre au monde entier, que s'il y a des superstitions en Italie, peut-être plus qu'ailleurs, c'est que le Peu-

ple y a une imagination plus exaltée, & conséquemment plus propre à saisir sans réflexion, tout ce qui se présente à son esprit. Ménagez votre santé, malgré le zele qui vous dévore; & daignez me croire avec une respect infini, Monseigneur, &c.

*A Rome, ce 17 Mai 1751.*





---



---

 LETTRE XXXVI.

A M. le Cardinal QUIRINI.

EMINENTISSIME,

L'ouvrage que je viens de lire par votre ordre, est une production du siècle, où il y a plus de paradoxes que de raisonnemens, plus d'objections que de réponses, plus de railleries que de preuves, plus de chaleur que de lumière, plus de superficie que de profondeur. Les hommes légers le trouveront merveilleux, les gens sensés pitoyable; & comme ceux-ci forment le plus petit nombre, c'est un livre qui aura de la réputation, & qui fera du bruit: *avera*

*della reputazione e fara grand' strepito.*

Peu de personnes savent apprécier un ouvrage. Pour peu que le style entraîne, on donne son suffrage, on admire, on s'extasie, sans penser que le moindre mérite d'un tableau, c'est la couleur.

Il faut convenir, Monseigneur; que nous vivons dans un siècle bizarre. On n'a jamais eu moins de Religion; on n'en a jamais plus souvent parlé: on n'a jamais eu plus d'esprit; on n'en a jamais plus abusé. On veut tout savoir, & l'on ne veut point étudier: on décide de tout, & l'on n'approfondit rien.

Ce n'est point en récriminant; que je crie contre le siècle. Il a beau haïr les Religieux; si ce n'é-

toit point en haine de la Religion, je ne lui en ferois pas de reproche. Il peut avoir des raisons, lorsqu'il se plaint de notre trop grand nombre, ainsi que de notre engagement, quelquefois trop précocé, dans une profession qui dure toute la vie, quoiqu'il soit à propos d'y entrer jeune pour en prendre l'esprit. Si bien des Religieux favoient s'accuser eux-mêmes, ils conviendroient que par leur hauteur, ou par leur dissipation, ils ont donné lieu à des plaintes & à des murmures. Car pourquoy dissimuler ce que personne n'ignore? Mais c'est une injustice d'exiger que tous les Religieux soient solidaires les uns pour les autres, & que la faute d'un seul devienne une faute universelle : *il peccato d'un Frate, non è il peccato originale.*

Vous voyez, Monseigneur, que je profite amplement de la permission que votre Eminence m'a donnée, de laisser courir ma plume à tort & à travers, quand j'aurois le précieux avantage de lui écrire. Elle fait, comme étant de l'Ordre de S. Benoît, que les Religieux n'ont pas toujours le temps de suivre un même objet. Il n'y a que l'attachement & le respect qui vous sont dûs, qu'on ne perd jamais de vue; & c'est avec ce double sentiment, que je suis de votre Eminence, &c.

*A Rome, ce 3 Juillet 1751.*

